



5.

L'ENFANT
PRODIGE,
COMÉDIE
DE MR. DE VOLTAIRE,
EN VERS DISSYLLABES,

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise le 10 Octobre 1736.

Et corrigée de nouveau par l'Auteur.



A A M S T E R D A M,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.
M. DCC. XXXVIII.

L'ENFANT
PRODIGE,
COMÉDIE
DE MR. DE VOLTAIRE,
EN VERS DISSYLLABES;

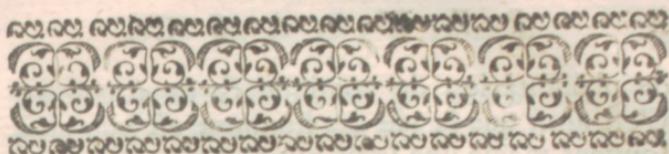
Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise le 10 Octobre 1736.

Et corrigée & augmentée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez Eustache Lebet & Compagnie.
M. DCC. XXXVIII.





PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

IL est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente Représentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées; mais elle est véritablement de Mr. de Voltaire, quoique le stile de la Henriade & d'Alzire soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnoître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette Pièce au Public comme la première Comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds; peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le Théâtre Français de la variété; & qui donne des plaisirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la représentation des mœurs, cette Pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux &



de plaifanterie, de comique & de touchant, C'est ainfi que la vie des hommes est bigarée; souvent même une feule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est fi commun qu'une maifon dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de fa paffion pleure; le fils fe moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la fcène. On raille très-souvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voisine; & la même perfonne a quelquefois ri & pleuré de la même chofe dans le même quart d'heure.

Une Dame très-refpectable étant un jour au chevet d'une de fes filles qui étoit en danger de mort, entourée de toute fa famille, s'écrioit en fondant en larmes: *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans!* Un homme qui avoit époufé une de fes filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche, *Madame*, dit-il, *les gendres en font-ils?* Le fens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet fur cette Dame affligée, qu'elle fortit en éclatant de rire; tout le monde la fuivit en riant, & la malade ayant fu de quoi il étoit queftion, fe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas delà que toute Comédie doive avoir des Scènes de bouffonnerie & des Scènes attendriffantes: il y a beaucoup de très-bonnes Pièces, où il ne régné que de la gayeté: d'autres toutes férieufes: d'autres mélangées: d'autres où l'attendriffement va jufques aux larmes; il ne faut donner l'exclufion

à aucun genre, & si l'on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois : *celui qui est le mieux traité.*

Il seroit peut-être à propos & conforme au goût de ce Siècle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues; l'admirable Molière, Renard qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans nous dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles qu'il ne s'éleve presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie, le Chevalier Menechme pris pour son frere, Crispin faisant son Testament sous le nom du bon-homme Géronte, Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa Cassette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général.

Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique: il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle

pelle rire de tout son cœur, soit aux Spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joye : *Trissotin & Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gayeté incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un Saint ; & l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourroit aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gayeté, la curiosité, l'interêt, l'émotion, les larmes.

Ce seroit sur-tout aux Auteurs Dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner : ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition ; & je suis trop de leur avis pour mettre un *Traité de Philosophie* au devant d'une *Pièce de Théâtre*.

Je me bornerai simplement à insister encore

un

un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles.

Si l'on avoit toujours mis sur le Théâtre Tragique la Grandeur Romaine, à la fin on s'en seroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendresse, on seroit affadi :

O Imitatores servum pecus!

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Molières, les Racines, les Quinaults, les Lullis, les le Bruns, me paroissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette Musique n'a pas réussi, si ce Tableau ne plaît pas, si cette Pièce est tombée, c'est que cela étoit d'une espèce nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.



ACTEURS.

EUPHE' MON Pere.

EUPHE' MON Fils.

FIERENFAT, Président de Cognac, 1^{er} second Fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, Fille de Rondon.

LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante de Lise.

JASMIN, Valet d'Euphémon fils.

La Scène est à Cognac.

L'EN-

L'ENFANT
PRODIGUE,
COMÉDIE.

DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.



ACTEURS.

EUPHEMON, Pere.

EUPHEMON, Fils.

FIERENFAT, Président.

SECONDFILS d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois.

LISE, Fille de Rondon.

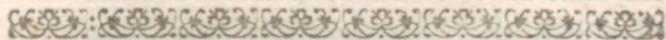
LABARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante.

JASMIN, Laquais d'Euphémon Fils.



L'ENFANT
PRODIGE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.



On triste Ami , mon cher & vieux voi-
sin ,

Que de bon cœur j'oublirai ton cha-
grin !

Que je rirai ! Quel plaisir , que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !



4 L'ENFANT PRODIGUE,

Mais, Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

E U P H E' M O N.

Quoi donc!

R O N D O N.

Tout fier des Magistratures,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en Barbon,
Jeune Ecolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un Animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il est trop fat.

E U P H E' M O N.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

R O N D O N.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre,
J'aime à le dire, à gourmander mon Gendre,
A bien mâter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, Beau-pere, en Pere sage,
Quand son Aîné, ce joueur, ce volage,

Ce

Ce débauché, ce fou partit d'ici,
 De donner tout à ce sot Cadet-ci;
 De mettre en lui toute votre espérance,
 Et d'acheter pour lui la Présidence
 De cette Ville. Oui, c'est un trait prudent,
 Mais dès qu'il fut Monsieur le Président,
 Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence;
 Sa gravité marche & parle en cadence,
 Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
 Qui, comme on fait, en ai bien plus que toi,
 Il en...

E U P H E' M O N.

Eh mais, qu'elle humeur vous emporte?
 Faut-il toujours...

R O N D O N.

Va, va, laisse, qu'importe?
 Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
 Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
 Il est avare, & tout avare est sage.
 Oh! c'est un vice excellent en ménage,
 Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui,
 Il est mon gendre & ma Life est à lui.
 Il reste donc, notre triste Beau-pe re,
 A faire ici donation entière

6 L'ENFANT PRODIGE,

De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préfens, futurs, à Monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien costu, bien doté,
Joigne à nos Biens une vaste opulence,
Sans quoi soudain ma Life à d'autres pense,

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y fatisferai;
Oui, Fierenfat aura le Bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la Retraite,
La triste fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrois, qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche infensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un Pere infortuné.

RON-

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos plaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître Etourdi,
Ce bel Aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet Hymen paroisse en trouble-fête?

EUPHE'MON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous, qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la Maison?

EUPHE'MON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enleve Life:
Life autrefois à cet Aîné promise;
Ma Life qui...

EUPHE'MON.

Que cet Objet charmant
Soit préservé d'un pareil Garnement!



8 L'ENFANT PRODIGE,

R O N D O N.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son Pere?
Pour succéder?

E U P H E' M O N.

Non ... tout est à son frere,

R O N D O N.

Ah! sans cela point de Life pour lui.

E U P H E' M O N.

Il aura Life & mes Biens aujourd'hui,
Et son Aîné n'aura pour tout partage,
Que le courrox d'un Pere qu'il outrage;
Il le mérite, il fut dénaturé.

R O N D O N.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré;
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet Aîné! quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là!
Te souvient-il? vieux Beau-pere, ah, ah, ah
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin.

J'en

J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et sur un As mettant vingt rouleaux d'or,

Eh, eh!

EUPHEMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor?

Quand l'Etourdi dut en face d'Eglise

Se fiancer à ma petite Life,

Dans quel endroit en le trouva caché,

Comment, pour qui ... peste quel débauché!

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,

De sa conduite impressions trop noires;

Ne suis-je pas assez infortuné?

Je suis sorti des lieux où je suis né,

Pour m'épargner, pour ôter de ma vûe,

Ce qui rappelle un malheur qui me tue:

10 L'ENFANT PRODIGE,

Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y fuit;
Ménagez-les, vous prodiguez fans cefle
La vérité, mais la vérité bleffe.

R O N D O N.

Je me tairai, foit: j'y confens; d'accord.
Pardon; mais Diable! auffi vous aviez tort,
En connoiffant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Mousquetaire.

E U P H E' M O N.

Encor!

R O N D O N.

Pardon; mais vous deviez....

E U P H E' M O N.

Je dois

Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon Cadet & pour fon mariage;
Cà pensez-vous que ce Cadet fi fage,
De votre fille ait pu toucher le cœur?

R O N D O N.

Affûrément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir fuprême,

Et

Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
 Son cœur docile & que j'ai su tourner,
 Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
 A mon plaisir, j'ai paîtri sa jeune ame.

E U P H E M O N.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflâme
 Par vos leçons ; & je me trompe fort,
 Si de vos soins votre fille est d'accord.
 Pour mon Aîné j'obtins le sacrifice
 Des premiers vœux de son Ame novice,
 Je sai quels font ces premiers traits d'amour ;
 Le cœur est tendre, il faigne plus d'un jour.

R O N D O N.

Vous radotez.

E U P H E M O N.

Quoi que vous puissiez dire,
 Cet Etourdi pouvoit très-bien séduire.

R O N D O N.

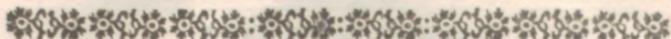
Lui ! point du tout ; ce n'étoit qu'un Vaurien.
 Pauvre bon homme ! allez, ne craignez rien.
 Car à ma fille, après ce beau ménage,
 J'ai défendu de l'aimer davantage ;

Ayez



19 L'ENFANT PRODIGE;

Ayez le cœur sur cela réjouï,
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.



S C E N E II.

EUPHE'MON, RONDON, LISE,
MARTHE.
RONDON.

Approchez, venez Lise,
Ce jour pour vous est un grand jour de crise,
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne fens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

L I S E.

Non, mon Pere.

R O N D O N.

Comment, Coquine?

E U P H E ' M O N.

Ah, ah, notre féal,

Ve-

Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire?

R O N D O N.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurois pas un peu de passion.
Pour ton futur Epoux?

L I S E.

Mon Pere, non.

R O N D O N.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

L I S E.

Non, vous dis-je.

Je fai, mon Pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je fai qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son Epoux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le fort nous refuse en beauté:
Etre au dehors discrete, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point,

Les



14 L'ENFANT PRODIGUE,

Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,
De mon Epoux le reste est le partage,
Mais pour mon cœur, il le doit mériter;
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer n'y par ordre d'un Pere,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément,
J'approuve fort ce juste sentiment;
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur Barbon, vrai corrupteur d'Enfans?
Jamais fans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.

A Lise.

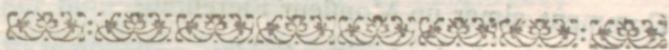
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'est à moi de corriger mon Gendre,
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre.
De vous aimer, si vous pouvez tous deux,

Et

Et d'obéir à tout ce que je veux,
 C'est-là ton lot, & toi notre Beau-pere,
 Allons signer chez notre gros Notaire,
 Qui vous allonge en cent mots superflus,
 Ce qu'on diroit en quatre, tout au plus :
 Alons hâter son bavard grifonnage,
 L'avons la tête à ce l'arge visage ;
 Puis je reviens, après cet entretien,
 Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.



SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques

Des sentiments & des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur

N'altère point la bonté de son cœur :

Et

16 L'ENFANT PRODIGE;

Et sous les plis d'un front attrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un Pere;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

M A R T H E.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouferois plutôt un vieux Soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en Robe, enyvré de lui-même:
Qui d'un ton grave, & d'un air de Pédant,
Semble juger sa femme, en lui parlant;
Qui comme un Paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat, se rengorge, & s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

L I S E.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature;

Mais

Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
 L'état forcé de cet Hymen prochain.
 On ne fait pas comme on veut son destin,
 Et mes parents, ma fortune, mon âge,
 Tout de l'Hymen me prescrit l'esclavage :
 Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
 Le seul qui puisse être ici mon Epoux ;
 Il est le fils de l'amour de mon Pere,
 C'est un parti devenu nécessaire ;
 Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
 Peut se donner au gré de ses desirs ?
 Il faut céder : le tems, la patience
 Sur mon Epoux vaincront ma répugnance ;
 Et je pourrai, soumise à mes liens,
 A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrète Lise,
 Mais votre cœur tant soit peu se déguise ;
 Si j'osois . . . mais vous m'avez ordonné
 De ne parler jamais de cet Afné.

LISE.

Quoi ?

B

MAR-



MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit.

LISE.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeoit égarée,
Le malheureux ! il cherchoit, tour à tour,
Tous les plaisirs, il ignoroit l'amour.

M A R-

M A R T H E.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
 Qu'à vous aimer il avoit mis sa gloire,
 Que dans vos fers il étoit engagé.

L I S E.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
 Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
 Est en effet le plus grand frein du vice :
 Dans ses liens qui fait se retenir,
 Est honnête homme, où va le devenir;
 Mais Euphémon dédaigna sa Maîtresse,
 Pour la débauche il quitta la tendresse.
 Ses faux amis, indigens, scélérats,
 Qui dans le piège avoient conduit ses pas,
 Ayant mangé tout le Bien de sa mere,
 Ont sous son nom volé son triste Pere;
 Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
 L'ont entraîné loin des bras paternels,
 Loin de mes yeux, qui, noyez dans les larmes,
 Pleuroient encor ses vices & ses charmes.
 Je ne prends plus nul intérêt à lui.

M A R T H E.

Son frere enfin lui succède aujourd'hui.



26 L'ENFANT PRODIGUE,

Il aura Life: & certes c'est dommage;
Car l'autre avoit un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danfoit, chantoit étoit né pour l'amour.

L I S E.

Ah! que dis-tu?

M A R T H E.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvroit aisément dans son cœur
Sous ses défauts, un certain fond d'honneur.

L I S E.

Il étoit né pour le Bien, je l'avoue.

M A R T H E.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

L I S E.

Oui, mais.....

M A R T H E.

Fuyons, car c'est Monsieur son Frere,

L I-

L I S E.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

S C E N E IV.

L I S E , M A R T H E , L E P R E S E
D E N T F I E R E N F A T .

F I E R E N F A T .

JE l'avoueraï, cette Donation
 Doit augmenter la satisfaction,
 Que vous avez d'un si beau mariage:
 Surcroît de Biens est l'ame d'un ménage,
 Fortune, Honneurs, & Dignités, je croi,
 Abondamment se trouvent avec moi;
 Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
 L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
 C'est un plaisir bien flatteur que cela,
 Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
 En vérité, quand j'examine au large,
 Mon Rang, mon Bien, tous les droits de ma Charge,
 Les agrémens que dans le monde j'ai,
 Les droits d'Aïnesse où je fais subrogé,
 Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains, c'est une chose infâme,
 Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
 Vos Qualités, votre Rang & vos Biens.
 Etre à la fois & Midas & Narcisse,
 Enflé d'orgueil & pincé d'avarice,
 L'orgner sans cesse avec un œil content
 Et sa personne & son argent comptant:
 Etre en rabat un Petit-Maître avare,
 C'est un excès de ridicule rare:
 Un jeune fat, passe encor; mais, ma foi,
 Un jeune avare est un Monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma Mie,
 A qui mon Pere aujourd'hui me marie;
 C'est à Madame. Ainsi donc, s'il vous plait,
 Prenez à nous un peu moins d'intérêt;

A Lise.

Le silence est votre fait.... Vous, Madame,
 Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
 Avant la nuit vous aurez la bonté
 De me chasser ce Gendarme effronté,
 Qui sous le nom d'une Fille suivante,

Don-

Donne carrière à sa langue impudente ;
 Je ne suis pas un Président pour rien ,
 Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE à *Lise*,

Défendez-moi , parlez-lui , parlez ferme :
 Je suis à vous , empêchez qu'on m'enferme ;
 Il pourroit bien vous enfermer aussi.

LISE,

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je , hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

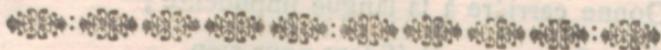
LISE.

Non , des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi ,

Point de raisons , c'est le plus sûr.



SCÈNE V.

RONDON, ACTEURS PRÉCEDENS.

RONDON.

MA foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux Pere

J'allois porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretien au pied de cette Roche,

Un Voyageur qui descendoit du Coche.

L I S E.

Un Voyageur jeune.....

RONDON.

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.

Nos

Nos deux Barbons d'abord avec franchise
 L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:
 Leurs dos voutés s'élevoient, s'abaissoient,
 Aux longs élans des soupirs qu'ils pouffoient:
 Et sur leur nez leur prunelle éraillée
 Verfoit les pleurs dont elle étoit mouillée:
 Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
 Dans son logis soudain s'est rencogné;
 Il dit qu'il sent une douleur insigne,
 Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
 Et qu'à personne il ne prétend parler.

F I E R E N F A T.

Ah! je prétends moi l'aller consoler.
 Vous savez tous comme je le gouverne,
 Et d'assez près la chose nous concerne:
 Je le connois, & dès qu'il me verra
 Contrat en main, d'abord il signera;
 Le tems est cher, mon nouveau droit d'afnesse;
 Est un objet.

L I S E.

Non, Monsieur, rien ne presse.

R O N D O N.

Si fait tout presse, & c'est ta faute aussi,

26 L'ENFANT PRODIGE,

Que tout cela.

L I S E.

Comment, moi! ma faute?

R O N D O N.

Qui.

Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

L I S E.

Qu'ai-je donc fait, qui vous fâche si fort?

R O N D O N.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux vieux troubles-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

A C.



A C T E II.

S C E N E I.

L I S E , M A R T H E .

M A R T H E .



Ous frémissiez en voyant de plus près
 Tout ce fracas , ces nêces , ces ap-
 prêts.

L I S E .

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
 Plus de ce joug la pesanteur m'effraye:
 A mon avis, l'Hymen & ses liens
 Sont les plus grands, ou des Maux, ou des Biens,
 Point de milieu; l'état du mariage
 Est des Humains le plus cher avantage,
 Quand le rapport des esprits & des cœurs,
 Des sentimens, des goûts & des humeurs,

Ser-

Serre ces nœuds tissus par la Nature,
 Que l'Amour forme & que l'Honneur épure.
 Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
 Et de porter le nom de son Amant!
 Votre Maison, vos Gens, votre Livrée,
 Tout vous retrace une image adorée:
 Et vos Enfans, ces gages précieux,
 Nés de l'amour, en font de nouveaux nœuds;
 Un tel Hymen, une union si chère,
 Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la Terre.
 Mais tristement vendre par un Contrat
 Sa liberté, son nom & son état,
 Aux volontez d'un Maître despositique,
 Dont on devient le premier domestique:
 Se quereller, ou s'éviter le jour,
 Sans joye à table, & la nuit sans amour:
 Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
 Y succomber, ou combattre sans cesse:
 Tromper son Maître, ou vivre sans espoir
 Dans les langueurs d'un importun devoir;
 Gémir, secher dans sa douleur profonde,
 Un tel Hymen est l'Enfer de ce Monde.

M A R T H E.

En vérité les filles, comme on dit,

On

Ont un Démon qui leur forme l'esprit:
 Que de lumière en une ame si neuve!
 La plus experte & la plus fine Veuve,
 Qui fagement se console à Paris
 D'avoir porté le deuil de trois maris,
 N'en eût pas dit sur ce point davantage.
 Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
 Auroient besoin d'un éclaircissement.
 L'Hymen déplaît avec le Prédident:
 Vous plairoit-il avec Mr. son Frere?
 Débrouillez moi, de grace, ce mystère;
 L'Aîné fait-il bien du tort au Cadet?
 Haïssez vous? aimez-vous? parlez net.

L I S E.

Je n'en fai rien, je ne peux & je n'ose
 De mes dégoûts bien démêler la cause:
 Comment chercher la triste vérité
 Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
 Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
 Laisser calmer la tempête qui gronde;
 Et que l'orage & les vents en repos,
 Ne rident plus la surface des Eaux.

M A R T H E.

Comparaison n'est pas raison, Madame:

On



30 L'ENFANT PRODIGE,

On lit très-bien dans le fond de son ame:
On y voit clair; & si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien fait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On fait...

L I S E.

Et moi, je ne veux rien savoir:
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir;
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux, qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable Epoux:
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être:
Qu'il ne soit pas au moins deshérité;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce Contrat, où je me détermine,
D'être sa Sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer;
Aller plus loin, feroit le déchirer.

S C E.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

L A-bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas surquoi?

MARTHE.

Sur votre Hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des Sots,
Où l'on se gêne, où le Bon-Sens expire

Dans

32 L'ENFANT PRODIGUE,

Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pese & me déplaît!



S C E N E III.

LISE, MADAME CROUPIL-
LAC, MARTHE.

MARTHE.

V Oilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sièges donc. Madame, pardon si....

M^de. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

M^de.

Md^e. CROUPILLAC.

Il faut aussi.

L I S E.

S'affeoir Madame.

Md^e. CROUPILLAC *assise*.

En vérité, Madame,

Je suis confuse, & dans le fond de l'ame

Je voudrois bien. . . :

L I S E.

Madame ?

Md^e. CROUPILLAC.

Je voudrois

Vous enlaidir, vous ôter vos attraits ;

Je pleuré, hélas ! vous voyant si jolie.

L I S E.

Consolez-vous, Madame.

Md^e. CROUPILLAC.

Oh ! non, ma Mic,

Je ne saurois : je vois que vous aurez

Tous les maris que vous demanderez.

J'en avois un du moins en espérance,

C

Un

34 L'ENFANT PRODIGUE,

Un seul, hélas! c'est bien peu quand j'y pense;
Et j'avois eu grand' peine à le trouver,
Vous me l'otez, vous allez m'en priver.
Il est un tems, ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout quand un Amant nous quitte,
Où l'on est seule; & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

L I S E.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite;
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous, & qui vous ai-je pris?

Md^e. C R O U P I L L A C.

Ma chere enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage,
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

L I S E.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Md^e.

Mde. CROUPELLAC.

Si fait :

J'espère encor ; & ce feroit peut-être ,
Me rajeunir , que me rendre mon traître.

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mde. CROUPELLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un Epoux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine ;
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien, Madame ?

Mde. CROUPELLAC.

Eh bien, dans mon printemâ,
Je ne parlois jamais aux Présidens :
Je haïssois leur personne & leur stile ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

L I S E.

Enfin, Madame ?

Mde. CROUPELLAC.

Enfin il faut savoir,

Que vous m'avez réduite au desespoir.

L I S E.

Comment? en quoi?

Mde. C R O U P I L L A C.

J'étois dans Angoulême,
 Veuve, & pouvant disposer de moi-même:
 Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
 Etudioit, apprenti Magistrat:
 Il me lorgnoit, il se mit dans la tête
 Pour ma perfonne un amour mal-honnête
 Bien mal-honnête, hélas! bien outrageant,
 Car il faisoit l'amour à mon argent.
 Je fis écrire au bon homme de pere,
 On s'entremet, on poussa loin l'affaire,
 Car en mon nom souvent on lui parla,
 Il répondit qu'il verroit tout cela.
 Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

L I S E.

Oh oui.

Mde. C R O U P I L L A C.

Pour moi, j'étois prête à conclure;
 De Fierenfat alors le frere Aîné

A

A votre lit fut, dit-on, destiné.

L I S E.

Quel souvenir!

Md^e. C R O U P I L L A C.

C'étoit un fou, ma Chere,
Qui jouissoit de l'honneur de vous plaire.

L I S E.

Ah!

Md^e. C R O U P I L L A C.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son pere ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sai-je?
(Vous vous troublez!) mon Héros de Collége,
Mon Président sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il est ce soir admis;
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frere en frere
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà par protestation,
J'arrête ici la célébration;

J'y mangerai mon Château, mon Douaire,
 Et le procez fera fait de manière,
 Que vous, son pere, & les enfans que j'ai,
 Nous ferons morts avant qu'il soit jugé.

L I S E.

En vérité je suis toute honteuse,
 Que mon Hymen vous rende malheureuse ;
 Je suis peu digne hélas de ce courroux,
 Sans être heureux on fait donc des jaloux !
 Cessez, Madame, avec un œil d'envie,
 De regarder mon état & ma vie ;
 On nous pourroit aisément accorder,
 Pour un mari je ne veux point plaider.

Mde. C R O U P I L L A C.

Quoi point plaider ?

L I S E.

Non : je vous l'abandonne,

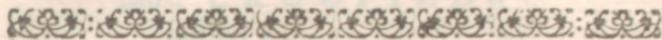
Mde. C R O U P I L L A C.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
 Vous n'aimez point ?

L I-

L I S E.

Je trouve peu d'attraits
 Dans l'Hymenée, & nul dans les procès.



S C E N E I V.

Mde. CROUPILLAC, LISE,
 RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
 Qui font dresser les chevreux aux Beaux-peres!
 On m'a parlé de protestation,
 Eh vertu bleu qu'on en parle à Rondon,
 Je chasserai bien loin ces créatures.

Mde. CROUPILLAC.

Faut-il encor effuyer des injures?
 Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mde. CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi,

C 4

C'est



40 L'ENFANT PRODIGE,

C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de Veuve,
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Mde. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

Mde. CROUPILLAC.

Il ma quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurois, fait de bon cœur tout autant.

Mde. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son pere.

RONDON.

Ah! parlez lui plutôt qu'à moi.

Mde. CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable, & le Beau-Sexe entier,

En

En ma faveur, ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mde. CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes,

RONDON.

On doit en rire.

Mde. CROUPILLAC.

Il me faut un Epoux,

Et je prendrai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mde. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mde. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.



42 L'ENFANT PRODIGUE,
RONDON.

Mais voyez la folie.



SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrois bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades;
Et vous, Monsieur, (*à Fierenfat*) le Roi des Pé-
dans fades,
Quel sot Démon vous force à courtiser
Une Baronne, afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage;
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de Galant!
C'étoit le fait de votre fou de frere,
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, Beau pere,

Je

Je n'ai jamais requis cette union ;
 Je ne promis que sous condition ,
 Me réservant toujours au fond de l'ame
 Le droit de prendre une plus riche femme.
 De mon Aîné l'exhérédation ,
 Et tous les bien en ma possession ,
 A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
 Argent comptant fait & Beau-pere & Gendre.

R O N D O N .

Il a raison, ma foi, j'en suis d'accord.

L I S E .

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

R O N D O N .

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre,
 Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure,
 D'écus tournois soixante pesans sacs
 Finiront tout malgré les Croupillacs ;
 Qu'Euphémon tarde, & qu'il me desespère !
 Signons toujours avant lui.

L I S E .

Non, mon pere,
 Je fais aussi mes protestations ;

Et

44 L'ENFANT PRODIGE,

Et je me donne à des conditions.

R O N D O N.

Conditions! toi, quelle impertinence!

Tu dis, tu dis?

L I S E.

Je dis ce que je pense,

Peut-on goûter le bonheur odieux

De se nourrir des pleurs d'un malheureux?

A Fierenfat.

Et vous, Monsieur, dans votre fort prospère,

Oubliez-vous que vous avez un frere?

F I E R E N F A T.

Mon Frere? moi? je ne l'ai jamais vu,

Et du logis il étoit disparu,

Lorsque j'étois encor dans notre Ecole

Le nez collé sur *Cujas & Bartole.*

J'ai su depuis ses beaux déportemens;

Et si jamais il reparoit céans

Consolez-vous, nous savons les affaires,

Nous l'enverrons en douceur aux Galères.

L I S E.

C'est un projet fraternel & Chrétien:

En

En attendant vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

R O N D O N.

Tarare.

Va, mon enfant, le Contrat est dressé,
Sur tout cela le Notaire a passé.

F I E R E N F A T.

Nos Peres l'ont ordonné de la sorte,
En Droit Ecrit leur volonté l'emporte:
Lisez, *Cujas*, Chapitre cinq, six, sept:
„ Tout Libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aïlle paternelle
„ Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipsò facto* de tout dépossédé,
„ Comme un Bâtard il est exhérédé.

L I S E.

Je ne connois le Droit, ni la Coûtume:
Je n'ai point lu *Cujas*, mais je présume
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du Cœur & du Bon-Sens,
Si dans leur Code, ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misère;

Et



46 L'ENFANT PRODIGE,

Et la Nature & l'Honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que *Cujas* & vos Loix.

R O N D O N.

Ah! laissez-là vos Loix & votre Code,
Et votre Honneur, & faites à ma mode;
De cet Aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du Bien.

L I S E.

Il faut de la vertu,
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse;
Un peu de bien, reste d'un droit d'aïnesse;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce Contrat, qui tous nous deshonore;
Si l'interêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

F I E R E N F A T.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

R O N D O N.

Quoi! tu voudrais corriger deux Notaires?
Faire changer un Contrat?

L I.

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne Maison;

Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage

Jusqu'à présent du monde & du ménage,

Mais l'Interêt, mon cœur vous le maintient;

Perd des Maisons, autant qu'il en foutient;

Si j'en fais une, au moins cet Edifice

Sera d'abord fondé sur la Justice.

RONDON.

Elle est têtue: & pour la contenter,

Allons, mon Gendre, il faut s'exécuter;

Cà, donne un peu.

FIERENFAT.

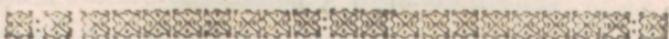
Oui, je donne à mon frere...

Je donne ... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

S C E.



S C E N E VI.

EUPHE'MON, RONDON, LISE,
 FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphémon:
 Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison,
 On n'attend plus rien que ta signature:
 Presse-moi donc cette tardive allure,
 Dégourdis-toi, prends un ton réjouï,
 Un air de nôce, un front épanouï,
 Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
 Que deux enfans ... je ne me sens pas d'aïse;
 Allons, ris donc, chassons tous les ennuis
 Signons, signons.

EUPHE'MON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre!

FIE-

FIERENLAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la votre?

Quoi? tout le monde est-il devenu fou?

Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce seroit outrager la Nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui fourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un Hymen que j'apprête;
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce Béquillard du Coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

D

EU.

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

L I S E.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur?

F I E R E N F A T.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.

Devers Bourdeaux cet homme a vu mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim, la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse;
La maladie & l'excès du malheur
De son Printemps avoient séché la fleur,
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitoit sa dernière journée.
Quand il le vit il étoit expirant,
Sans doute, hélas! il est mort à-présent.

R O N D O N.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

L I.

LISE.

Il seroit mort !

RONDON.

N'en fais point effrayée ;

Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monsieur, la pâleur.

De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible : ah ! la friponne ;

Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon Pere, voulez-vous ?

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous serez son Epoux :

C'est mon bonheur ; mais il seroit atroce,

Qu'un jour de deuil devint un jour de nôce ;

Puis-je, mon fils, mêler à ce festin

Le contretems de mon juste chagrin,

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laisser couler mes larmes paternelles ?



Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
 Et différez l'heure de vos plaisirs;
 Par une joye indiscrette, insensée,
 L'honnêteté seroit trop offensée.

L I S E.

Ah! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs;
 Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
 Que de former les nœuds du mariage.

F I E R E N F A T.

Eh! mais mon Pere....

R O N D O N.

Eh, vous n'êtes pas sage!
 Quoi différer un hymen projeté,
 Pour un ingrat cent fois deshérité;
 Maudit de vous, de sa famille entière!

E U P H E' M O N.

Dans ces momens un pere est toujours pere:
 Ses attentats, & toutes ses erreurs,
 Furent toujours le sujet de mes pleurs;
 Et ce qui pese à mon ame attendrie,
 C'est qu'il est mort, sans réparer sa vie.

R O N-

R O N D O N.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui
Des petits fils, qui valent mieux que lui;
Signons, dansons, allons, que de foiblesse!

E U P H E' M O N.

Mais....

R O N D O N.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait: douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils Aîné, ce fils votre fleau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau:
Pauvre cher homme! allez, sa frenésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie;
Soyez tranquile, & suivez mes avis,
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

E U P H E' M O N.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense,
Je pleure hélas! sa mort & sa naissance.

54. L'ENFANT PRODIGE,

RONDON à Fierenfat.

Va, suis ton pere, & sois expéditif;
Prend ce Contrat, le mort saisit le yif:
Il n'est plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Prends lui la main, qu'il paraphe, & qu'il signe,

A Life.

Et toi, ma fille, attendons à ce soir,
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au defespoir.

Fin du second Acte.





A C T E III.

S C E N E I.

EUPHEMON FILS, JASMIN.

JASMIN.



Ui, mon Ami, tu fus jadis mon Maître;
 Je t'ai servi deux ans sans te connaître,
 Ainsi que moi réduit à l'Hôpital,

Ta pauvreté m'a rendu ton égal.

Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,

Ce Chevalier si pimpant dans le monde,

Fêté, couru, de femmes entouré,

Nonchalamment de plaisirs enyvré;

Tout est au Diable. Eteins dans ta mémoire

Ces vains regrets des-beaux jours de ta gloire:

Sur du fumier l'orgueil est un abus;

Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus

56 L'ENFANT PRODIGE,

Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable,
Né pour souffrir, je fais souffrir gayement,
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure;
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON FILS.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un Valet m'humilie!
Quelle accablante & terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison,
Il me console au moins à sa manière:
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité:
Né mon égal (puisqu'enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'affomme;
Il suit gayement mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre Maître,
Apprens-moi donc de grace à les connaître;

Com-

Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHE' MON FILS.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

J A S M I N.

Pauvre Bête!

Pauvre innocent! tu ne les voyois pas
Te chançonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner, ta benigne imprudence.

EUPHE' MON FILS.

Ah je le crois; car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse;
Puis au sortir, malade & sans ressource,
Lorsqu'à l'un deux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,

D 5

Sous

58 L'ENFANT PRODIGE,

Sous ces haillons dépouillés, délabrés,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un secours,
D'où dépendoient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître ;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un Pauvre importun.

J A S M I N.

Aucun n'osa te consoler ?

E U P H E' M O N F I L S.

Aucun.

J A S M I N.

Ah! les Amjs, les Amis, quels infâmes !

E U P H E' M O N F I L S.

Les hommes sont tous de fer.

J A S M I N.

Et les femmes ?

E U P H E' M O N F I L S.

J'en attendois hélas! plus de douceur,
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur :
Celle sur-tout qui m'aimant sans mystère

Sem-

Sembloit placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits acheta des amants,
Et de mon Vin régaloit leur cohue,
Lorsque de faim j'expirois dans sa rue;
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre Vieillard,
Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompté eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

J A S M I N.

Près de Cognac, si je sai mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

E U P H E M O N F I L S.

Rondon le pere de... quel nom dis-tu?

J A S M I N.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis Page dans sa Cuisine,
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis Coureur,
Laquais, Commis, Fantassin, Deserteur,
Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon Maître;

De

U I



65 L'ENFANT PRODIGE,

De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHE' MON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

J A S M I N.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste & colére,
Au fond bon diable: il avoit un Enfant,
Un vrai Bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche ver-
meille,

Et des raisons! c'étoit une merveille:

Cela pouvoit bien avoir de mon tems,

A bien compter entre six à sept ans;

Et cette fleur avec l'âge embellie

Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHE' MON FILS.

Ah malheureux!

J A S M I N.

Mais j'ai beau te parler,

Ce que je dis ne te peut consoler;

Je vois toujours à travers ta visière,

Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

E U.

EUPHE' MON FILS.

Quel coup du fort, ou quel ordre des Cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux?

Hélas!

J A S M I N.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes-là tout penfif, & tu pleures.

EUPHE' MON FILS.

J'en ai fujet.

J A S M I N.

Mais connois-tu Rondón ?
Serois-tu pas parent de la Maison?

EUPHE' MON FILS.

Ah! laisse-moi.

J A S M I N *en l'embrassant.*

Par charité, mon Maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHE' MON *en pleurant.*

Je suis ... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit poursuivre,

Et



62 L'ENFANT PRODIGE,

Et qui devoit être mort.

J A S M I N.

Songe à vivre;

Mourir de faim, est par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune;
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce Jardin?
Enrôlons-nous parmi cette Canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie,

E U P H E M O N F I L S.

Hélas dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'Animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la fanté du corps.

S C E.

S C E N E II.

Mde. CROUPILLAC, EUPHE'MON
F I L S , J A S M I N .

Mde. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Q U e vois je ici? ferois-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi, plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce Cavalier brillant dans Angoulême
Jouant gros jeu, coufu d'or, c'est lui-même.

Elle approche d'Eupbémon.

Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre & laid;
La maladie altère un beau vifage,
La pauvreté change encor davantage.

J A S M I N .

Mais pourquoi donc ce Spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHE' MON FILS.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
 Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe;
 Il est affreux d'être ainsi dépouillé,
 Aux mêmes yeux auxquels on a brillé;
 Sortons.

Mde. CROUPILLAC *s'avançant
 vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
 T'a donc réduit en si piètre posture?

EUPHE' MON FILS.

Ma faute.

Mde. CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis:

C'est pour avoir été volé, Madame.

Mde. CROUPILLAC.

Volé? par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté, Dame.

Nos

Nos voleurs font de très-honnête gens ;
 Gens du beau monde , aimables fainéans ,
 Buveurs , joueurs & conteurs agréables ,
 Des gens d'esprit , des femmes adorables.

M^{de}. CROUPILLAC.

J'entends , j'entends , vous avez tout mangé ;
 Mais vous serez cent fois plus affligé ,
 Quand vous saurez les excessives pertes ,
 Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON FILS.

Adieu , Madame.

M^{de}. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ? non , tu sauras
 Mon accident ; parbleu tu me plaindras.

EUPHEMON FILS.

Soit , je vous plains , adieu.

M^{de}. CROUPILLAC.

Non , je te jure
 Que tu sauras toute mon aventure ,
 Un Fierenfat , Robin de son métier ,
 Vint avec moi connoissance lier ,

Elle court après lui.

E

Dans



66 L'ENFANT PRODIGE,

Dans Angoulême au tems, où vous batîtes
Quatre Huissiers & la fuite vous prîtes;
Ce Fierenfat habite en ce Canton,
Avec son Pere un Seigneur Euphémon.

EUPHE' MON FILS *revenant.*

Euphémon!

Mde. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE' MON FILS.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Seroit...

Mde. CROUPILLAC.

Oh oui!

EUPHE' MON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux!

Mde. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHE' MON FILS.

Puis-je au moins savoir ... comme il se porté?

Mde.

M^{de}. CROUPILLAC.

Fort bien, je croi que diable vous importe?

EUPHEMON FILS.

Et que dit-on....

M^{de}. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHEMON FILS.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis?

M^{de}. CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,

Un garnement, une tête légère,

Un fou fieffé, le fleau de son pere,

Depuis long-tems de débauches perdu,

Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON FILS.

En vérité ... je suis confus dans l'ame,

De vous avoir interrompu, Madame.

M^{de}. CROUPILLAC.

Poursuivons donc, Fierenfat, son cadet

Chez moi l'amour hautement me faisoit;



Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partagé?

Est il à vous?

Mde. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraisfé

De tout le lot de son frere insensé,

Devenu riche, & voulant l'être encore,

Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore;

Il veut faifir la fille d'un Rondon,

D'un plat Bourgeois, le Coq de ce Canton.

EUPHEMON FILS.

Que dites-vous? quoi, Madame, il l'épouse!

Mde. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jaloufe.

EUPHEMON FILS.

Ce jeune objet aimable dont Jasmin

M'a tantôt fait un portrait tout divin

Se donneroit....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!

Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre,

Quel

Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON FILS *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout;

A Mde. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage

Amèrement un si sensible outrage;

Si j'étois cru, cette Life aujourd'hui,

Affûrément ne seroit pas pour lui.

Mde. CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre,

Tu plains mon fort, un gueux est toujours tendre:

Tu paroissois bien moins compatissant,

Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent,

Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mde. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON FILS.

Moi vous servir? hélas! Madame, en quoi?



M^{de}. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure;
 Un autre habit, quelque peu de parure,
 Te pourroient rendre encor assez joli:
 Ton esprit est insinuant, poli,
 Tu connois l'art d'empaumer une fille:
 Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
 Fais le flatteur auprès de Fierenfat,
 Vantes son bien, son esprit, son rabat,
 Sois en faveur, & lorsque je proteste
 Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste;
 Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHE' MON *voyant son pere.*

Que vois-je! ô Ciel!

*Il s'enfuit.*M^{de}. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment;
 Pourquoi s'enfuir?

J A S M I N.

C'est qu'il vous craint sans doute.

M^{de}. CROUPILLAC.

Poltron! demeure, arrête, écoute, écoute.

S C E-

S C E N E III.

EUPHE'MON PERE, JASMIN.

EUPHE'MON.

JE l'avoueraï, cet aspect imprévu
 D'un malheureux avec peine entrevu,
 Porte à mon cœur je ne fai quelle atteinte,
 Qui me remplit d'amertume & de crainte;
 Il a l'air noble, & même certains traits
 Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
 De malheureux à-peu-près de cet âge,
 Que de mon fils la douloureuse image
 Ne vienne alors par un retour cruel
 Persécuter ce cœur trop paternel;
 Mon fils est mort, ou vit dans la misere,
 Dans la débauche, & fait honte à son pere;
 De tous côtez je suis bien malheureux,
 J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
 L'un par sa perte & par sa vie infâme
 Fait mon supplië & déchire mon ame;
 L'autre en abuse, il sent trop que sur lui
 De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui;

E 4

Pour

72 L'ENFANT PRODIGUE,

Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Appercevant Jasmin qui le salue.

Que veux-tu l'ami?

J A S M I N.

Seigneur aimable,

Reconnoissez, digne & noble Euphémon,

Certain Jasmin élevé chez Rondon.

E U P H E M O N.

C'est toi ! le tems change un visage,

Et mon front chauve en sent le long outrage :

Quand tu partis, tu me vis encor frais :

Mais l'âge avance, & le terme est bien près ;

Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

J A S M I N.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,

De vivre errant & damné comme un Juif ;

Le bonheur semble un Etre fugitif,

Le Diable enfin, qui toujours me promene,

Me fit partir, le Diable me ramene.

E U P H E M O N.

Je t'aiderai : sois sage si tu peux ;

Mais quel étoit cet autre malheureux,

Qui

Qui te parloit dans cette promenade,
 Qui s'est enfui?

J A S M I N.

Mais.... c'est mon camarade,
 Un pauvre Hère, affamé comme moi,
 Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

E U P H E M O N.

On peut tous deux vous occuper peut-être;
 A-t-il des mœurs, est-il sage?

J A S M I N.

Il doit l'être:

Je lui connois d'assez bons sentimens:
 Il a de plus de fort jolis talens,
 Il fait écrire, il fait l'Arithmétique,
 Dessine un peu, fait un peu de Musique;
 Ce drôle-là fut très-bien élevé.

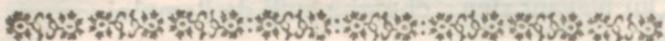
E U P H E M O N.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé:
 Jasmin, mon fils deviendra votre Maître,
 Il se marie, & dès ce soir peut-être:
 Avec son bien son train doit augmenter,
 Un de ces gens qui vient de le quitter

E 5

Vous

Vous laissez encor une place vacante ;
 Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ,
 Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
 J'en parlerai : j'y vais , adieu , Jasmin ;
 En attendant , tiens , voici de quoi boire.



S C E N E IV.

J A S M I N *seul.*

AH ! l'honnête-homme : ô Ciel ! pourroit-on
 croire

Qu'il soit encor en ce Siècle félon ,
 Un cœur si droit , un mortel aussi bon ?
 Cet air , ce port , cette ame bienfaisante ,
 Du bon vieux tems est l'image parlante.

S C E N E V.

EUPHEMON FILS *revenant,*
JASMIN.

JASMIN *en l'embrassant.*

J E t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons Laquais chez Euphémon.

EUPHEMON FILS.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHEMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse,
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

E U.

76 L'ENFANT PRODIGE,

EUPHE' MON FILS.

Elle m'a dit je n'ai rien rien écouté.

J A S M I N.

Qu'avez-vous donc?

EUPHE' MON FILS.

Mon cœur ne peut se taire:

Cet Euphémon....

J A S M I N.

Eh bien?

EUPHE' MON FILS.

Ah! c'est mon pere.

J A S M I N.

Qui lui, Monsieur?

EUPHE' MON FILS.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel & cet infortuné,

Qui défola sa famille éperdue;

Ah! que mon cœur palpitoit à sa vûe,

Qu'il lui portoit ses vœux humiliés,

Que j'étois prêt de tomber à ses pieds!

JAS-

J A S M I N.

Qui! vous, son fils? Ah! pardonnez de grace
Ma familiere & ridicule audace;
Pardon, Monsieur.

E U P H E' M O N F I L S.

Va, mon cœur oppressé
Peut il savoir si tu m'as offensé?

J A S M I N.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

E U P H E' M O N F I L S.

Et c'est aussi ce qui me defespère;
Mais répondez-moi: que te disoit mon pere?

J A S M I N.

Moi, je disois que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux:
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevoit tous deux pour domestiques;
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Life tant promis,

Ce

78 L'ENFANT PRODIGUE,

Ce Préfident votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le Beau-pere.

EUPHE' MON FILS.

Eh bien, il faut développer mon cœur:
Vois tous mes maux, connois leur profondeur:
S'être attiré par un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé dans ma honte importune
A le servir quand il m'a tout ôté:
Voilà mon fort, je l'ai bien mérité;
Mais croirois-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

J A S M I N.

Jaloux! de qui?

EUPHE' MON FILS.

De mon frere, de Life.

J A S M I N.

Vous sentiriez un peu de convoitise

Pour

Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquoit.

E U P H E' M O N F I L S.

Tu ne fais pas qu'au sortir de l'enfance ;
(Car chez Rondon tu n'étois plus je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres soumis,
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès, deux jeunes Arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leur rameaux.
Le tems, l'amour qui hâtoit sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'Univers alors m'eût envié ;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faisois un lâche point d'honneur,
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages,
Quels tems hélas! les violens orages
Des passions qui troubloient mon destin,
A mes parens m'arrachèrent enfin ;
Tu fais depuis quel fut mon sort funeste,

J'ai

J'ai tout perdu, mon amour seul me reste,
 Le Ciel, ce Ciel qui doit nous desfunir,
 Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

J A S M I N.

S'il est ainsi, si dans votre misère
 Vous la raimiez, n'ayant pas mieux à faire,
 De Croupillac le conseil étoit bon,
 De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon;
 Le fort maudit épuisa votre bourse,
 L'amour pourroit vous servir de ressource.

E U P H E' M O N F I L S.

Moi, l'oser voir! moi m'offrir à ses yeux,
 Après mon crime, en cet état hideux!
 Il me faut fuir un Pere, une Maîtresse,
 J'ai de tous deux outragé la tendresse,
 Et je ne fais, ô regrets superflus,
 Lequel des deux doit me haïr le plus!

S C E.

SCÈNE VI.

EUPHEMON FILS, FIEREN-
FAT, JASMIN.

JASMIN.

V Oilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON FILS.

Lui? je n'avois jamais vu son visage,
Quoi! c'est donc lui, mon frere, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire;

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens qui vouloient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur, nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux fait lire?

F

JAS-

82 L'ENFANT PRODIGE,

J A S M I N.

C'est lui, Monsieur.

F I E R E N F A T.

Il fait sans doute écrire ?

J A S M I N.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

F I E R E N F A T.

Mais il devrait savoir aussi parler ?

J A S M I N.

Il est timide, & fort de maladie.

F I E R E N F A T.

Il a pourtant la mine assez hardie,

Il me paroît qu'il sent assez son bien :

Combien veux-tu gagner de gages ?

E U P H E' M O N F I L S.

Rien.

J A S M I N.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

F I E R E N F A T.

A ce prix-là, viens, fais mon domestique;

C'est

C'est un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHE'MON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHE'MON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHE'MON FILS.

Ciel! ... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHE'MON FILS.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHE' MON FILS

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHE' MON FILS.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire;
Çà, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez faquins.

EUPHE' MON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de Palais

A poing fermé de deux larges soufflets.

J A S M I N.

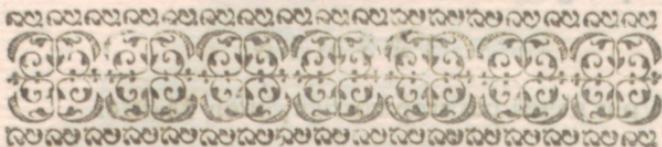
Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître.

E U P H E M O N F I L S.

Ah! soyons sages, il est bien tems de l'être,
 Le fruit au moins que je dois recueillir
 De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

Fin du troisieme Acte.





A C T E IV.

S C E N E I.

Mde. CROUPILLAC, EUPHE'MON
FILS, JASMIN.

Mde. CROUPILLAC.



Ai, mon très-cher, par prévoyance ex-
trême,

Fait arriver deux Huiffiers d'Angoulé-
me;

Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?

As-tu bien fait tout ce que t'ai dit?

Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,

Dans la maison semer la zizanie?

As-tu flatté le bon-homme Euphémon?

Parles: as-tu vu la future?

EUPHE'MON FILS.

Hélas! non.

Mde.

Mde. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mde. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaques-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi;
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service;
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit si-tôt de la sagesse;
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON FILS.

Je l'ai perdue.

Mde. CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHEMON FILS.

J'étois hardi lorsque je n'aimois pas.



J A S M I N.

D'autres raisons l'intimident peut être ;
 Ce Fierençat est, ma foi, notre Maître,
 Pour ses Valets il nous retient tous deux.

Mde. C R O U P I L L A C.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux ;
 De sa Maîtresse être le Domestique,
 Est un bonheur, un destin presque unique ;
 Profitez-en.

J A S M I N.

Je vois certains attraits
 S'acheminer pour prendre ici le frais,
 De chez Rondon, me semble, elle est sortie,

Mde. C R O U P I L L A C.

Eh, fais donc vite amoureux, je t'en prie,
 Voici le tems, ose un peu lui parler.
 Quoi! je te vois soupirer & trembler!
 Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah de grace!

E U P H E' M O N F I L S.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
 Dans mon esprit interdit & confus,
 Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

J A S.

J A S M I N *en voyant Lise.*

L'aimable Enfant ! comme elle est embellie !

E U P H E' M O N F I L S.

C'est-elle ? ô Dieux ! je meurs de jalousie,
De desespoir, de remords & d'amour.

Mde. C R O U P I L L A C.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

E U P H E' M O N F I L S.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mde. C R O U P I L L A C.

C'est ce que je vais faire.

E U P H E' M O N F I L S.

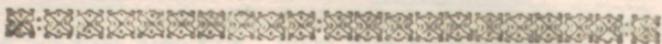
Je tremble, hélas !

J A S M I N.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins ;
Retirons-nous.

EUPHE'MON FILS.

Oh! je te suis : j'ignore
 Ce que j'ai fait , ce qu'il faut faire encore ;
 Je n'oserai jamais m'y présenter.



SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHE'MON *plus reculé*.

LISE.

J'Ai beau me fuir , me chercher , m'éviter ,
 Rentrer , sortir , goûter la solitude ,
 Et de mon cœur faire en secret l'étude ,
 Plus j'y regarde , hélas ! & plus je voi
 Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
 Si quelque chose un moment me console ,
 C'est Croupillac , c'est cette vieille Folle
 A mon hymen mettant empêchement ;
 Mais ce qui vient redoubler mon tourment ,
 C'est qu'en effet Fierenfat & mon père ,
 En font plus vifs à presser ma misere ;
 Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

M A R-

M A R T H E.

En vérité ce Vieillard est trop bon,
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

L I S E.

Il aime un fils unique,
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

M A R T H E.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'Aîné soit sans vie.

L I S E.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

M A R T H E.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

L I S E.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

M A R T H E.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort ;

Vous

92 L'ENFANT PRODIGE,

Vous allez donc être enfin à son frere?

L I S E.

Ma chere enfant, ce mot me desesperé;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur,
L'averfion s'est changée en horreur;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

J A S M I N *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille Merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

M A R T H E *à Jasmin.*

Très-volontiers.

L I S E *à part.*

O fort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectas le fil,
Lorsqu'un ingrat, un Amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

M A R T H E *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président,
Il est à lui, dit-il, nouvellement;

Il voudroit bien vous parler.

L I S E.

Qu'il attende.

M A R T H E à *Jasmin*.

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

L I S E.

Quoi! toujours m'excéder!

Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déjà lassé!

J A S M I N à *Marthe*.

Ma belle Enfant, obtiens-nous cette grace.

M A R T H E *revenant*.

Absolument il prétend vous parler.

L I S E.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

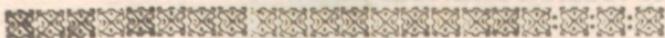
M A R T H E.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

L I S E.

Rentrons donc vite, & courons me cacher.

S C E-



S C E N E III.

LISE, MARTHE, EUPHE'MON FILS
s'appuyant sur Jasmin.

EUPHE'MON FILS.

LA voix me manque, & je ne peux marcher,
 Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

J A S M I N.

Donnez la main: venons sur son passage.

EUPHE'MON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur;

A Lise.

Souffrirez-vous?...

L I S E *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHE'MON FILS *se jettant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

L I S E.

Que vois-je? ô Ciel!

M A R.

M A R T H E.

Quelle étrange visite!
C'est Euphemon! Grand Dieu! qu'il est changé!

E U P H E' M O N F I L S.

Oui je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la Nature & l'Amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices,
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur,
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartez naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu faint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,

Non

Non pour ofer traverser vos destins,
 Un malheureux n'a pas de tels desseins.
 Mais quand les maux où mon esprit succombe,
 Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe:
 A peine encor échappé du trépas,
 Je suis venu, l'amour guidoit mes pas;
 Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
 Heureux cent fois en quittant la lumière,
 Si destiné pour être votre époux,
 Je meurs au moins sans être haï de vous!

L I S E.

Je suis à peine en mon sens revenue;
 C'est vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vête,
 Dans quel état! quel jour! . . ah malheureux!
 Que vous avez fait de tort à tous deux!

E U P H E' M O N F I L S.

Oui, je le fai: mes excès que j'abhorre,
 En vous voyant, semblent plus grands encore;
 Ils sont affreux, & vous les connoissez;
 J'en suis puni, mais point encore assez.

L I S E.

Est-il bien vrai? malheureux que vous êtes!
 Qu'enfin domptant vos fougues indiscrettes,

Dans

Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu sa lumière,
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

L I S E.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire,
Que vous ayez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux,
Serez-vous bien & sage & vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis; car mon cœur vous adore.

L I S E.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu;
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie,
Je respectai les maux qui m'accabloient;

G

J'ai-



J'aimai mes jours, ils vous appartenoient.
 Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
 Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être:
 De ma raison je vous dois le retour,
 Si j'en conserve avec autant d'amour,
 Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
 Ce front serain, brillant de nouveaux charmes:
 Regardez-moi tout changé que je suis,
 Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
 De longs remords, une horrible tristesse,
 Sur mon visage ont flétri la jeunesse:
 Je fus peut-être autrefois moins affreux;
 Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

L I S E.

Si je vous vois constant & raisonnable,
 C'en est assez, je vous vois trop aimable.

E U P H E' M O N F I L S.

Que dites-vous? Juste Ciel! vous pleurez?

L I S E à *Martbe.*

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés;
 Moi, je serois l'épouse de son frere?...
 N'avez-vous point vu déjà votre pere?

E U-

EUPHE'MON FILS.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
 A ce Vieillard que j'ai deshonoré;
 Haï de lui, proscrit sans espérance,
 J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

L I S E.

Eh, quel est donc votre projet enfin?

EUPHE'MON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
 Si votre sort vous attache à mon frere,
 Je vais chercher le trépas à la guerre,
 Changeant de nom aussi-bien que d'état,
 Avec honneur je servirai Soldat;
 Peut être un jour le bonheur de mes armes
 Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes,
 Par ce métier l'honneur n'est point blessé,
 Rose & Fabert ont ainsi commencé.

L I S E

Ce desespoir est d'une ame bien haute,
 Il est d'un cœur au-dessus de sa faute:
 Ces sentimens me touchent encor plus,
 Que vos pleurs mêmes à mes pieds répandus;

G 2

Non,



Non, Euphémon, si de moi je dispose,
 Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
 De votre sort si je peux prendre soin,
 Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

L I S E.

Ils me touchoient; votre remords m'enflâme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux si long-tems courroucés
 Avec amour sur les miens sont baissés!
 Vous rallumez ces feux si légitimes,
 Ces feux sacrés qu'avoient éteint mes crimes;
 Ah! si mon frere, aux tresors attaché,
 Garde mon bien à mon pere arraché,
 S'il engloutit à jamais l'héritage,
 Dont la Nature avoit fait mon partage;
 Qu'il porte envie à ma félicité,
 Je vous suis cher, il est deshérité.
 Ah! je mourrai de l'excès de ma joye.

M A R T H E.

Ma foi, c'est lui qu'ici le Diable envoie.

L I-

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflâmés,
Diffimulez.

EUPHÉMON FILS.

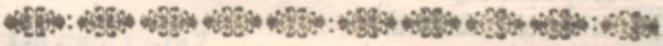
Pourquoi ? si vous m'aimez.

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre pere,
Nous ne pouvons cacher à votre frere
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colére.



SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE,
JASMIN, FIERENFAT *dans le fond*
pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Ou quelque Diable a troublé ma visiére,
Ou si mon ceil est toujours clair & net,



Je suis ... j'ai vu... je le suis ... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faulxaire.

EUPHÉMON *en colère.*

Je ...

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitoit, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés;
C'est du respect, de la reconnoissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main,
De la vertu? scélékrat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,

Que, si j'osois...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'affomme,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un Valet, un gueux, contre lequel,

En

En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

L I S E à *Eupbémon*.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

F I E R E N F A T.

Ah! traître,

Je te ferai pendre ici, sur ma foi.

A Martbe.

Tu ris, Coquine?

M A R T H E.

Oui, Monsieur.

F I E R E N F A T.

Et pourquoi?

De quoi ris-tu?

M A R T H E.

Mais, Monsieur, de la chose...

F I E R E N F A T.

Tu ne fais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le fais à merveilles.

FIERENFAT à *Lise*.

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous! infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce;
Un jour d'hymen! une heure avant la nôce.
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité,
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légerement condamner l'innocence.

FIERENFAT,

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connoîtrez
Mes sentimens; vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

E U.

EUPHE'MON FILS.

Oh! c'en est trop.

L I S E à *Euphémon.*

Quel courroux vous anime?

Eh, réprimez!

EUPHE'MON FILS.

Non, je ne peux souffrir

Que d'un reproche il ose vous couvrir.

F I E R E N F A T.

Savez vous bien que l'on perd son Douaire,

Son Bien, sa Dot, quand....

EUPHE'MON *en colère, & mettant la main
sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

L I S E.

Eh! modérez.

EUPHE'MON FILS.

Monsieur le Président,

Prenez un air un peu moins impofant,

Moins fier, moins haut, moins Juge; car Madame



106 L'ENFANT PRODIGE,

N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre Maîtresse aussi,
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls, il faut avoir su plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colere ;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous,
Il vous sied mal d'oser être jaloux ;
Madame est bonne, & fait grace à mon zèle ;
Imitez-la, foyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir: à moi, mes gens.

EUPHEMON FILS.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens:

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître

Ce que l'on doit de respect à son Maître,
A mon état, à ma robe.

EU-

EUPHE'MON FILS.

Observez

Ce qu'à Madame ici vous en devez,
 Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
 C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHE'MON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé,
 C'est quelque Amant en Valet déguisé:
 Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHE'MON FILS.

Je l'ignore;

Ma destinée est incertaine encore,
 Mon fort, mon rang, mon état, mon bonheur,
 Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
 De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bien-tôt de la Justice,

Je

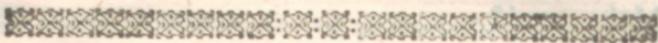
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vite instrumenter.

Allez, perfide, & craignez ma colere,

J'amenerai vos parens, votre pere;

Votre innocence en son jour parastra,

Et comme il faut on vous estimera.



SCENE V.

LISE, EUPHE'MON FILS, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous de grace, rentrons vite,

De tout ceci je crains pour nous la fuite;

Si votre pere apprenoit que c'est vous,

Rien ne pourroit appaiser son courroux;

Il penseroit qu'une fureur nouvelle,

Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;

Que vous venez entre nos deux Maisons

Porter le trouble & les divisions;

Et l'on pourroit pour ce nouvel esclandre,

Vous enfermer, hélas! sans vous entendre.

MAR.

M A R T H E.

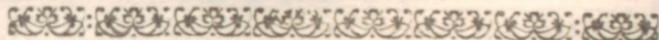
Laissez-moi donc le soin de le cacher ;
Soyez-en sûre , on aura beau chercher.

L I S E.

Allez , croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere ;
De la Nature il faut que le retour
Soit , s'il se peut , l'ouvrage de l'amour ;
Cachez-vous bien. . .

à Martbe.

Gardez qu'il ne paroisse ;
Eh, va donc vite.



S C E N E VI.

R O N D O N , L I S E.

R O N D O N.

EH bien ! ma Life, qu'est ce ?
Je te cherchois & ton époux aussi.

L I S E.

110 L'ENFANT PRODIGE,

L I S E.

Il ne l'est pas, je le crois, Dieu merci!

R O N D O N.

Où vas-tu donc ?

L I S E.

Monfieur, la bienféance

M'oblige encor d'éviter fa préſence.

Elle fort.

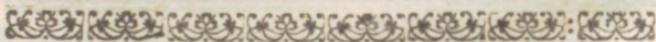
R O N D O N.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux!

Je voudrois être *incognito* près d'eux ;

Là... voir un peu quelle plaifante mine

Font deux Amans qu'à l'hymen on deſtine.



S C E N E VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

F I E R E N F A T.

AH les fripons! ils ſont fins & ſubtils ;

Où les trouver? où ſont-ils, où ſont-ils?

Où cachent-ils ma honte & leur frédaine?

R O N -



R O N D O N.

Ta gravité me semble hors d'haleine,
 Que prétends tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
 Que t'a-t-on fait?

F I E R E N F A T.

J'ai qu'on m'a fait Cocu.

R O N D O N.

Cocu! tu-dieu! prends garde, arrête, observe.

F I E R E N F A T.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
 De lui donner le nom que je lui dois;
 Je suis Cocu malgré toutes les Loix.

R O N D O N.

Mon Gendre!

F I E R E N F A T.

Hélas! il est trop vrai, Beau-père.

R O N D O N.

Eh quoi la chose!

F I E R E N F A T.

Oh! la chose est fort claire.

R O N-

112. L'ENFANT PRODIGE,

RONDON.

Vous me pouffez.

FIERENFAT.

C'est moi qu'on puosse à bout

RONDON.

Si je croyois...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon Gen-
dre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre ,

RONDON.

S'il étoit vrai , devant tous mes voisins,
j'étrangerois ma Life de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc , car la chose est prouvée.

RONDON,

Mais en effet ici je l'ai trouvée,

La

La voix éteinte & le regard baissé:
 Elle avoit l'air timide, embarrassé:
 Mon gendre allons : surprenons la pendarde,
 Voyons le cas, car l'honneur me poignarde ;
 Tu-dieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
 En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

S C E N E I.

L I S E , M A R T H E .

L I S E .

 H! je me sauve à peine entre tes bras ;
Que de dangers ! quel horrible embar-
ras !

Faut-il qu'une ame aussi tendre , aussi pure ,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure !
Cher Euphémon , cher & funeste Amant ,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie ,
Et ton retour m'expose à l'infamie .

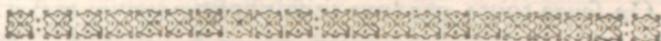
à Marthe.

Prends garde au moins , car on cherche par-tout .

M A R-

M A R T H E.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout;
 Nous braverons le Greffe & l'Écritoire;
 Certains recoins, chez moi, dans mon Armoire,
 Pour mon usage en secret pratiqués,
 Par ces Furets ne sont point remarqués;
 Là, votre Amant se-tapit, se dérobe
 Aux yeux hagards des noirs Pédans en robe;
 Je les ai tous fait courir comme il faut,
 Et de ces Chiens la meute est en défaut.



S C E N E II.

L I S E , M A R T H E , J A S M I N .

L I S E .

E H bien, Jasmin, qu'a t-on fait?

J A S M I N .

Avec gloire

J'ai soutenu mon interrogatoire:

Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,

J'ai répondu sans jamais m'effrayer:

H 2

L'un



116 L'ENFANT PRODIGE,

L'un vous traînoit sa voix de Pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Disoit: mon fils, sachons la vérité;
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la Troupe scholastique.

L I S E.

On ne fait rien?

J A S M I N.

Non, rien: mais dès demain
On fera tout; car tout se fait enfin.

L I S E.

Ah! que du moins Fierenfat en colere
N'ait pas le tems de prévenir son pere:
J'en tremble encor, & tout accroît ma peur,
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur:
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

M A R T H E.

Moi, je suis dans des trances
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux peres contre nous;

Un

Un Président, les Bégueules, les Prudes;
 Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
 Quel ton sévère & quel sourcil froncé,
 De leur vertu le faste rehaussé,
 Prend contre vous: avec quelle insolence
 Leur acreté poursuit votre innocence;
 Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur
 Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

J A S M I N.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamare,
 Je n'ai jamais vu semblable bagare,
 Tout le logis est sans dessus dessous;
 Ah! que les gens sont fots, méchans & fous!
 On vous accuse, on augmente, on murmure,
 En cent façons on conte l'avanture;
 Les Violons sont déjà renvoyés
 Tout interdits, sans boire, & point payés;
 Pour le festin six Tables bien dressées
 Dans ce tumulte ont été renversées;
 Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
 Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

L I S E.

Et d'Euphémon le pere respectable?



118 L'ENFANT PRODIGE,

Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il leve au Ciel les yeux, & ne peut croire,
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raisons il combat vos parens;
Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce Vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, Vieillard d'une autre espèce;
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

S C E-

S C E' N E III.

LISE, MARTHE, RONDON.

R O N D O N.

MAtoife, Mijaurée!

Fille pressée, ame dénaturée!

Ah! Life, Life: allons, je veux savoir

Tous les entours de ce procédé noir:

Cà, depuis quand connois-tu le Corsaire?

Son nom, son rang, comment t'a-t-il pu plaire?

De ses méfaits je veux savoir le fil;

D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?

Réponds, réponds: tu ris de ma colere;

Tu ne meurs pas de honte?

L I S E.

Non, mon pere,

R O N D O N.

Encor dès *non*? toujours ce chien de ton;Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!

H 4

La

120 L'ENFANT PRODIGE,

La négative est pour moi trop suspecte :
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

L I S E.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

R O N D O N.

Ah! c'est parler cela; quand je menace,
On est petit...

L I S E.

Je ne veux qu'une grâce,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

R O N D O N.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

L I S E.

Mon pere,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier,
Pour votre honneur, daignez me l'envoyer,
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

R O N.

R O N D O N.

A sa demande encor faut-il souscrire,
 A ce bon homme elle veut s'expliquer,
 On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
 Qu'en confidence elle lui parle seule,
 Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

S C E N E IV.

L I S E, M A R T H E.

L I S E.

Digne Euphémon! pourrois-je te toucher?
 Mon cœur de moi semble se détacher,
 J'attends ici mon trépas ou ma vie;

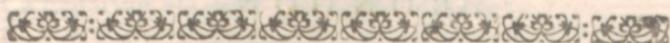
A Marthe.

Écoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

M A R T H E.

Vous serez obéie.



SCENE V.

EUPHE'MON PERE, LISE.

LISE.

UN fiège... hélas!.. Monsieur, affoyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHE'MON *l'empêchant de se mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous revere,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHE'MON PERE.

Qui, vous! ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHE'MON PERE.

Après l'éclat & la triste aventure,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

L I S E.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur,
 Mon Juge enfin fera mon protecteur:
 Ecoutez-moi; vous allez reconnaître
 Mes sentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un siège à côté de lui.

Si votre cœur avoit été lié
 Par la plus tendre & plus pure amitié
 A quelque objet, de qui l'aimable enfance
 Donna d'abord la plus belle espérance,
 Et qui brilla dans son heureux printems,
 Croissant en grace, en mérite, en talens;
 Si quelque tems sa jeunesse abusée,
 Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
 Au feu de l'âge avoit sacrifié
 Tous ses devoirs & même l'amitié.

E U P H E M O N P E R E.

Eh bien?

L I S E.

Monieur, si son expérience
 Eût reconnu la triste jouissance
 De ces faux biens, objets de ses transports,

Nés



Nés de l'erreur & suivis des remords,
 Honteux enfin de sa folle conduite;
 Si sa raison par le malheur instruite,
 De ses vertus rallumant le flambeau,
 Le ramenoit avec un cœur nouveau;
 Ou que plutôt, honnête homme & fidèle,
 Il eût repris sa forme naturelle,
 Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
 L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON PERE.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
 Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
 Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
 Est un jeune homme en ces lieux inconnu,
 Et cette Veuve, ici dit elle-même,
 Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
 Un autre dit que c'est un effronté,
 D'amours obscurs follement entêté;
 Et j'avouerais que ce portrait redouble
 L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

L I S E.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
 Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris;

De

De grace un mot, votre ame est noble & belle,
 La cruauté n'est pas faite pour elle;
 N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
 Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

E U P H E' M O N P E R E.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses
 Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
 J'ai plaint sa mort, j'avois plaint ses malheurs;
 Mais la Nature, au milieu de mes pleurs,
 Auroit laissé ma raison saine & pure
 De ses excès punir sur lui l'injure.

L I S E.

Vous! vous pourriez à jamais le punir?
 Sentir toujours le malheur de haïr,
 Et repousser encor avec outrage
 Ce fils changé, devenu votre image,
 Qui de ses pleurs arroseroit vos pieds?
 Le pourriez vous?

E U P H E' M O N P E R E.

Hélas! vous oubliez,
 Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices,
 De ma blessure ouvrir les cicatrices;
 Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici

Est



126 L'ENFANT PRODIGE,

Est dans le crime à jamais endurci ;
De la vettu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

L I S E.

La demander ! Sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

E U P H E' M O N P E R E.

Que dites-vous ?

L I S E.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte ,
Peut-être ici vous le verrez mourrir
A vos genoux d'excès de repentir.

E U P H E' M O N P E R E.

Vous fentez trop quel est mon trouble extrême ;
Mon fils vivroit !

L I S E.

S'il respire ; il vous aime.

E U P H E' M O N P E R E.

Ah ! s'il m'aimoit ; mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

L I.



L I S E.

De son cœur.

E U P H E' M O N P E R E.

Mais, fauriez-vous....

L I S E.

Sur-tout ce qui le touche

La vérité vous parle par ma bouche.

E U P H E' M O N P E R E.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens:

Ayez pitié du déclin de mes ans:

J'espère encor, & je suis plein d'allarmes;

J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.

Ah! s'il vivoit, s'il étoit vertueux!

Expliquez-vous; parlez-moi.

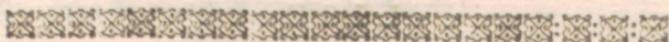
L I S E.

Je le veux;

Eh bien, fachez....

S C E.





S C E N E VI.

ACTEURS PRE'CEDENS, FIERENFAT,
RONDON, EUPHE'MON FILS

*l'épée à la main, Mde. CROUPIL-
LAC, EXEMTS.*

FIERENFAT.

Vite qu'on l'environne,
Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON *aux Exemts.*

Montrez un cœur au-dessus du commun,
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

L I S E.

Ah malheureux! arrêtez.

M A R T H E.

Comment faire?

E U P H E ' M O N F I L S.

Lâches, fuyez ... où suis-je? c'est mon pere.

Il jette son épée.

E U-

EUPHEMON PERE.

Que vois-je? hélas!

EUPHEMON FILS *aux pieds de son pere.*

Un trop malheureux fils

Qu'on poursuivoit, & qui vous est soumis.

L I S E.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

R O N D O N.

Ma foi, c'est lui.

F I E R E N F A T.

Mon frere?

Mde. C R O U P I L L A C.

O Ciel!

M A R T H E.

Lui-mme.

EUPHEMON FILS.

Connoissez-moi, décidez de mon fort,

J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON PERE.

Ah! qui t'amene en cette conjoncture?

I

E U.

EUPHE'MON FILS.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans;

Oui, nous avons les mêmes sentimens,

Le même cœur....

EUPHE'MON FILS *en montrant Lisette*

Hélas! son indulgence,

De mes fureurs a pardonné l'offense;

Suivez, suivez pour cet infortuné,

L'exemple heureux que l'amour a donné;

Je n'espérois dans ma douleur mortelle

Que d'expirer aimé de vous & d'elle;

Et si je vis, ah! c'est pour mériter

Ces sentimens dont j'ose me flatter;

D'un malheureux vous détournés la vûe,

De quels transports votre ame est-elle émue?

Est-ce la haine? Et ce fils condamné....

EUPHE'MON *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné;

Si la vertu règne enfin dans ton ame,

Je suis ton pere.

L I S E.

Et j'ose être sa femme.

A Rondon.

Unis tous trois, permettez qu'à vos pieds,
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.

A Euphémon.

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande;
Il ne veut rien, & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

R O N D O N.

Quel changement! quoi, c'est donc-là mon drôle?

F I E R E N F A T.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle;
Tu-dieu, quel frere!

E U P H E M O N P E R E.

Oui, je l'avois perdu;

Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Mde. C R O U P I L L A C.

C'est Euphemon? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine Ame!
 Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHE'MON FILS à *Fierenfat*.

Il faut enfin que vous me connoissiez,
 C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez;
 Dans d'autre tems j'avois eu sa tendresse;
 L'emportement d'une folle jeunesse
 M'ôta ce Bien, dont on doit être épris,
 Et dont j'avois trop mal connu le prix;
 J'ai retrouvé dans ce jour salutaire
 Ma probité, ma Maîtresse, mon Pere,
 M'envieriez-vous l'inopiné retour
 Des droits du sang & des droits de l'amour?
 Gardez mes Biens, je vous les abandonne;
 Vous les aimez ... moi j'aime sa personne;
 Chacun de nous aura son vrai bonheur,
 Vous dans mes Biens, moi, Monsieur, dans son
 Cœur.

EUPHE'MON PERE.

Non, sa bonté, si desintéressée,
 Ne fera pas si mal récompensée;
 Non, Euphémon, ton pere ne veut pas

T'of-

T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

R O N D O N.

Oh! bon cela.

M^{de}. C R O U P I L L A C.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie & toute consolée;
Ce Gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité pour vanger mes attraits.

A Eupbémon fils.

Vite épousez, le Ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Life;
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon Président.

L I S E *à Rondon.*

De tout mon cœur; & vous, souffrez, mon pere,
Souffrez qu'une ame & fidèle & sincere,
Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières loix.

R O N D O N.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

L I S E.

Oh! j'en réponds.



134 L'ENFANT PRODIGE,

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Mde. CROUPILLAC.

Eh, si vilain! quel cœur fordide & chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en Contrats, en Châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs Sermens, tous couchés par écrit,
Des Madrigaux, des Chançons sans esprit?

En-

Entre les mains j'ai toutes tes promesses,
 Nous plaiderons, je montrerai les Pièces;
 Le Parlement doit en semblable cas.
 Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O N.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colere,
 Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHE'MON PERE à *Croupillac*.

Je suis confus du vif empressement,
 Dont vous flattez mon fils le Président;
 Votre procès lui devoit plaire encore,
 C'est un dépit dont la cause l'honore;
 Mais permettez que mes soins réunis,
 Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils;
 Vous, mes enfans, dans ces momens prosperes,
 Soyez unis, embrassez-vous en freres;
 Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
 Dont les bontez ont tout fait pour le mieux;
 Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
 Desespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Entre les mains j'ai toutes les promesses,
Nous plaideront, je monterai les Pécas;
Le Parlement étoit en semblable cas.
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O U

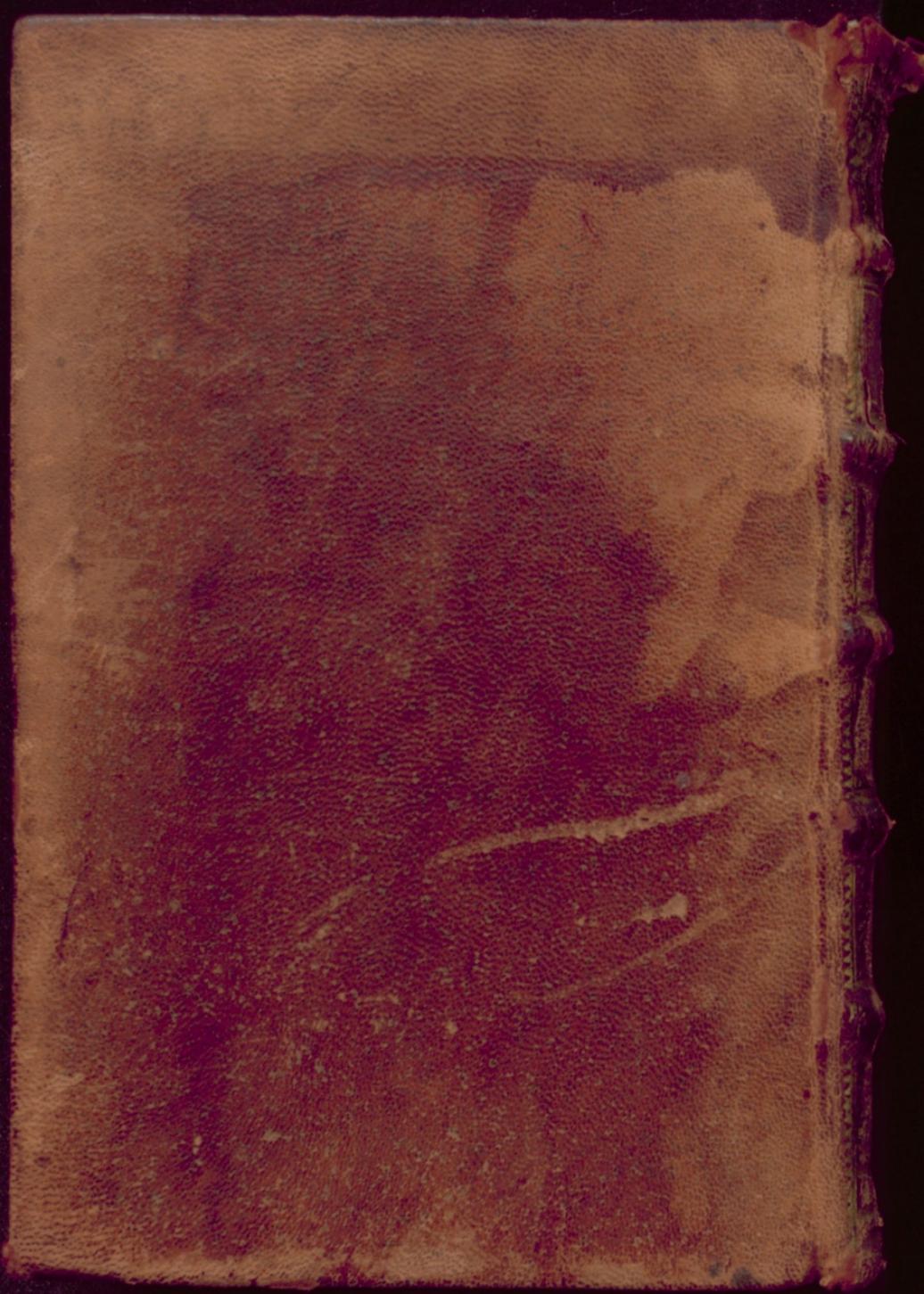
Mais foi, l'honneur, craint la juste colère,
Et vous le, croquerai, pour son déshonneur.

LE ROI ET LE PARLEMENT

Je suis content du vit empereur,
Pour vous faire mon fils le Président;
Votre excellence est encore
C'est-à-dire dans la suite l'honneur,
Mais parlez-moi de vos lois rénaissantes,
Sont-elles l'objet qui se rendent si
Vous, mes enfants, dans ces moments précieux,
Soyez donc, empereur, vous en êtes;
Vous; moi aussi, je n'en ai pas d'autre;
Pour les honneur ont été pour le monde;
Non, il est sûr, & moi, c'est le monde;
Dont, c'est, j'en suis sûr, le monde;
Le monde est sûr, & moi, c'est le monde;
Le monde est sûr, & moi, c'est le monde;
Le monde est sûr, & moi, c'est le monde;
Le monde est sûr, & moi, c'est le monde;







Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

5

NT
UE,
OIE
TAIRE,
LLABES,
de la Comédie
re 1736.
l'Auteur.



D A M,
& Compagnie.
VIII.

